

GARY, Romain (1914-1980), Frankreich

Das Werk ist unter dem Pseudonym **Émile Ajar** erschienen

La vie devant soi (1975)

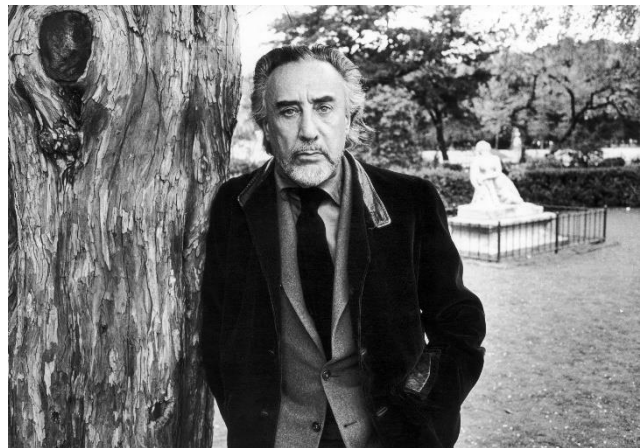
Dt. Du hast das Leben noch vor dir (1977), Üb Eugen Helmlé

Bevor die von Madame Rosa aufgezogenen Hurenkinder adoptiert werden, verbringen sie Probezeiten in den Familien, um sicher zu gehen, daß sie nicht an Wutausbrüchen oder epileptischen Anfällen leiden.

Zum Autor (Wiki 14.1.25):

„**Romain Gary**, né **Roman**

Kacew le 21 mai 1914 à Vilnius (alors dans l'Empire russe) et mort le 2 décembre 1980 à Paris, est un écrivain français d'origine russe et de culture juive, de langues française et anglaise. Homme aux multiples activités, il a été successivement aviateur et résistant (fait compagnon de la Libération), romancier, diplomate, scénariste et réalisateur.



Écrivain français de la seconde moitié du XX^e siècle, il est notamment connu dans les années 1970 pour la mystification littéraire qui le conduit à signer plusieurs romans sous le nom d'emprunt **Émile Ajar**, tout en masquant son identité réelle : il est ainsi le seul auteur à avoir reçu le prix Goncourt à deux reprises, grâce à un roman écrit sous pseudonyme.

Origines

Durant toute sa vie d'adulte, dans ses œuvres, dont la relecture montre le « jeu picaresque de ses multiples identités », mais aussi dans des déclarations aux médias, ainsi que dans des déclarations officielles, Romain Gary donne des versions diverses de ses origines, faisant varier : son nom (Kacew, *de* Kacew, prononcé [katʃɛf]) ; son lieu de naissance (région de Koursk en Russie, Vilno en Lituanie) ; la nationalité de son père (russe, géorgien, tatar, mongol) ; celle de sa mère (juive, russe, française) ; informations elles-mêmes souvent déformées par les médias (« Kiev », « en Russie près de la frontière polonaise »). Il va jusqu'à renier son père — se présentant comme un « bâtard juif russe, mâtiné de Tartar » — ou encore laisse entendre, et courir la légende, dans divers écrits et entretiens, qu'il est le fils du comédien russe Ivan Mosjoukine.

En réalité, Roman Kacew (« boucher » en yiddish, de l'hébreu *katsav*, prononcé en polonais [katʂɛf]⁷), issu de deux lignées juives ashkénazes, est né, suivant le calendrier julien, le 8 mai 1914 (21 mai 1914 dans le calendrier grégorien) à Vilna (Вильна), chef-lieu du gouvernement de Vilna dans l'Empire russe — ville devenue pendant l'entre-deux-guerres Wilno en Pologne, puis l'actuelle Vilnius, capitale de la Lituanie. Ceci est attesté par un certificat du « rabbinat du gouvernement de Vilnius » rédigé en hébreu et en russe en date du 8 mai 1914 (calendrier julien), établissant qu'il est le fils d'Arieh-Leïb Kacew (1883-1942) et de Mina Owczyńska (1879-1941), mariés à Wilno le 28 août 1912.

Son père, Arieh-Leïb (« lion » en hébreu et en yiddish, d'où la francisation en « Léon ») Kacew, est né en 1883 à Vilnius ; en 1912, il est associé dans l'atelier et magasin de fourrures familial (rue Niemecka / Daïtsche Gas = ruelle allemande) et fait partie de la Deuxième Guilde des marchands. Il est aussi administrateur de la synagogue de la rue Zawalna. Il fait donc partie de la moyenne bourgeoisie de Vilnius.

Sa mère, Mina Owczyńska, fille de Josel (Joseph) Owczyński, est née en 1879 à Świąciany ou Švenčionys en lituanien, petite ville à 80 km de Vilnius, où elle a fait des études secondaires en yiddish et en russe dans un établissement de la communauté juive et où elle a participé à un groupe de jeunesse d'orientation socialiste, le « cercle Yehoash ». Elle est d'abord mariée à Reouven Bregstein, originaire de Kaunas comme sa propre mère, mais elle en divorce à une date indéterminée. On ne sait pas grand-chose de ce premier mariage sinon qu'en est issu un fils du nom de Joseph Bregstein, né en 1902, et qui semble avoir habité avec le jeune Roman de mars 1922 à avril 1923 avant de mourir de maladie peu après.

Parmi les frères de la mère de Roman Kacew, le plus important pour la vie du romancier est Elias. Il a émigré en France, et il est le père de Dinah (1906), qui épousera Paul Pavlowitch (1893-1953) et donnera naissance à Paul-Alex Pavlowitch (1942-).

De Vilnius à la Russie (1914-1921)

Gary naît sous le nom de Roman Kacew (yiddish : רומן קצב *Roman Katsev* ; russe : Рома́н Ле́йбович Ка́цев, *Roman Leibovich Katsev*) à Vilna (actuelle Vilnius, faisant alors partie de l'Empire russe).

Dans ses livres et interviews, Gary offre de nombreuses versions différentes de l'origine de ses parents, leurs ancêtres, leurs occupations et son enfance. Sa mère, Mina Owczyńska (1879—1941), est une actrice juive de Švenčionys (Svintsyán) et son père, Arieh-Leib Kacew (1883—1942), un homme d'affaires de Trakai (Trok), aussi d'origine lituanienne juive. Romain Gary affirmera être le fils biologique de la star du cinéma Ivan Mosjoukine, avec qui sa mère avait travaillé et à qui Gary ressemble physiquement. Mosjoukine apparaîtra d'ailleurs dans son roman autobiographique *La Promesse de l'aube*.

En 1915, la famille est déportée en Russie, après la mise en place d'une mesure générale d'expulsion des Juifs de la zone du front. Ils y passeront plusieurs années, mais les informations sur ce séjour sont obscures. Dans ses livres, Romain Gary

évoque des séjours à Kursk et à Moscou, un voyage à travers la Russie en traîneau et en train, la rencontre de matelots révolutionnaires dans un port non précisé ; durant cette période, Mina aurait été comédienne, participant aussi à l'agitprop révolutionnaire. Aucune source indépendante ne confirme ces assertions.

Retour à Vilnius, puis départ en Pologne (1921-1928)

En septembre 1921, la présence de Mina et son fils est attestée à Vilnius, grâce au registre des locataires d'un immeuble au n° 16 de la rue Wielka-Pohulanka (appelée aujourd'hui rue Jonas Basanavičius). Leur retour est sans doute rendu possible par la paix de Riga (mars 1921) qui met fin à la guerre entre la Russie soviétique et la jeune république de Pologne. Ils vivent quelques années à Vilnius, où le père de Gary, démobilisé, les rejoint à une date inconnue.

En 1925, le couple se sépare. Leïb Kacew fonde un nouveau foyer avec Frida Bojarska, avec qui il a deux enfants, Walentyna (1925) et Pawel (1926). Le divorce est prononcé en mai 1929. Leïb Kacew se remarie presque aussitôt avec Frida (les quatre membres de cette famille mourront durant la Seconde Guerre mondiale⁵). Romain Gary n'a pratiquement rien dit ou écrit sur la période où son père vit avec eux à Vilnius, ni sur la séparation et le divorce. Il a cependant revu son père en 1933 à Varsovie. Il évoque des cours particuliers (violon, escrime, tir au pistolet, danse), mais pas les écoles qu'il a fréquentées. En mars ou avril 1925, peu avant la séparation, sa mère l'emmène à Bordighera où il voit la mer pour la première fois.

Gary est élevé par sa mère, qu'il présente comme une actrice de théâtre²⁴. Après la séparation, elle connaît des problèmes financiers, car elle ne dispose plus des revenus du magasin de fourrures de son mari, et son petit atelier de chapeaux lui rapporte peu. En août 1925, elle quitte Vilnius avec son fils pour Švenčionys, puis ils s'installent en 1926 à Varsovie, où sont déjà présents d'autres membres de la famille Owczynski, notamment un frère de Mina, Boris (1890-1949), avocat, chez qui ils sont hébergés. Gary semble avoir été scolarisé dans un collège polonais (le collège Górskiego), où il est en butte à un antisémitisme au moins verbal. Il suit aussi des cours particuliers de français.

En août 1928, ils obtiennent un visa touristique pour la France. Sa mère est persuadée que, dans ce pays, son fils pourra s'accomplir pleinement en tant que diplomate ou artiste²⁷.

En France

Mina Owczynska et son fils, âgé de 14 ans, arrivent à Menton le 23 août 1928. Ils s'installent à Nice, où se trouvent déjà Elias, le frère de Mina, et sa famille.

Le 1^{er} octobre, Romain commence sa scolarité au lycée Masséna, et est intégré directement en classe de 4^e. Mina entame les démarches pour obtenir une autorisation de séjour, laquelle est accordée sous réserve qu'elle n'occupe aucun emploi. Obligée de gagner sa vie, elle vend d'abord « au noir » des articles de luxe dans les grands hôtels de Nice ou de Cannes, puis elle s'occupe de vente immobilière. Un de ses clients lui confie finalement la direction d'un petit hôtel, la pension Mermonts, au 7 boulevard François-Grosso.

Utilisant désormais son prénom francisé (Romain), son fils se distingue au lycée en classe de français, obtenant en 1929 le premier prix de récitation et en 1931 et 1932 celui de composition française. Mais « dans les autres matières, excepté l'allemand qu'il parle et écrit très correctement, il est médiocre ». Ses amis de l'époque sont comme lui des élèves étrangers ou issus de familles d'origine étrangère : François Bondy (1915-2003) ; Alexandre Kardo Sissoeff ; Sigurd Norberg ; René et Roger Agid, dont les parents dirigent plusieurs grands hôtels de Nice (et un à Royat, Puy-de-Dôme), principalement *L'Hermitage* à Cimiez ; à ce titre, ils connaissent directement la mère de Romain.

Il est reçu au baccalauréat en philosophie en juillet 1933 avec la mention « passable ».

Études supérieures et débuts littéraires

Roman Kacew commence des études de droit à Aix-en-Provence en octobre 1933, puis part l'année suivante les poursuivre à Paris, probablement grâce à l'aide financière que lui apporte son père peu après leur rencontre à Varsovie durant l'été 1934. Il obtient une licence de droit en juillet 1938, tout en suivant en parallèle une préparation militaire supérieure au fort de Montrouge : « En attendant son incorporation dans l'armée française, Gary, au terme de médiocres études, bâchait sa procédure. » Il révisait au petit jour et passe l'essentiel de son temps à écrire.

C'est à cette époque qu'il publie ses premières nouvelles dans *Gringoire*, un hebdomadaire qui n'est pas au départ orienté à l'extrême droite. La première, *L'Orage*, y paraît le 15 février 1935, ce qui lui permet de ne plus dépendre financièrement de sa mère qui, minée par un diabète insulino-dépendant, s'est usée à la tâche pour préparer l'avenir de son fils. Gary renonce aux rétributions que lui verse l'hebdomadaire quand le journal affiche des idées fascistes et antisémites ; il écrit à la rédaction une lettre pour dire en substance : « Je ne mange pas de ce pain-là. » En 1937, plusieurs éditeurs refusent son premier roman, *Le Vin des morts*.

Service militaire

Naturalisé français le 5 juillet 1935⁴², Roman Kacew est incorporé le 4 novembre 1938 dans l'Armée de l'air à la base aérienne de Salon-de-Provence. À l'issue d'une formation d'élève officier de réserve de trois mois à l'école d'observation d'Avord près de Bourges, il passe l'examen de sortie en mars 1939. Parmi les 290 candidats, il est l'un des deux élèves de la promotion à échouer. L'échec tient probablement à la discrimination dont il est victime : bien que français, sa naturalisation est trop récente. Il reçoit le grade, le plus bas, de caporal. Breveté mitrailleur, il se contente du grade de sergent.

Lorsque la guerre éclate en septembre 1939, Romain Kacew est mobilisé en tant qu'instructeur de tir à l'école des observateurs de Bordeaux-Mérignac, où la base aérienne d'Avord s'est repliée.

France libre

Fervent admirateur du général de Gaulle, il entre en résistance après l'appel du 18 juin et rejoint les forces françaises libres. Il ne se rend pas directement à Londres. Le 20 juin 1940, il rejoint en avion Alger, puis le Maroc⁴⁸, où il rallie Casablanca en car. Un cargo britannique, l'*Oakrest*, l'emmène à Glasgow, où il débarque le 22 juillet 1940. Il s'engage aussitôt dans les Forces aériennes françaises libres (FAFL). Nommé adjudant en septembre 1940, il sert au Moyen-Orient, en Libye, et à Koufra en février 1941, en Abyssinie puis en Syrie où il contracte le typhus, passant six mois sur un lit d'hôpital. Après sa convalescence, il rejoint l'escadrille de surveillance côtière en Palestine et se distingue dans l'attaque d'un sous-marin italien.

Il est breveté officier observateur en avril 1941, promu lieutenant le 15 décembre 1942.

En février 1943, il est rattaché en Grande-Bretagne au groupe de bombardement Lorraine. Il est affecté à la destruction des bases de lancement des missiles V1. C'est durant cette période que Romain Kacew choisit le nom de Gary — signifiant en russe « brûle ! » à l'impératif — qui est retenu par l'état civil à partir de 1951 : « Romain Gary » devient son nom francisé à l'état civil français en octobre de cette année.

Sa mère, qu'il aimait par-dessus tout et qui l'avait poussé à « devenir quelqu'un », meurt le 16 février 1941 ; dans *La Promesse de l'aube*, l'écrivain raconte ne l'avoir appris qu'en 1944, lors de son retour à Nice après la guerre :

« Le ruban vert et noir de la Libération bien en évidence sur ma poitrine, au-dessus de la Légion d'honneur, de la croix de guerre et de cinq ou six autres médailles (...) je revenais à la maison après avoir démontré l'honorabilité du monde, après avoir donné une forme et un sens au destin d'un être aimé. [...]

À l'hôtel-pension Mermonts où je fis arrêter la jeep, il n'y avait personne pour m'accueillir. On y avait vaguement entendu parler de ma mère, mais on ne la connaissait pas. Mes amis étaient dispersés. Il me fallut plusieurs heures pour connaître la vérité. Ma mère était morte trois ans et demi auparavant, quelques mois après mon départ pour l'Angleterre (...). Au cours des derniers jours qui avaient précédé sa mort, elle avait écrit près de deux cent cinquante lettres, qu'elle avait fait parvenir à son amie en Suisse. (...) Je continuai donc à recevoir de ma mère la force et le courage qu'il me fallait pour persévérer alors qu'elle était morte depuis plus de trois ans. Le cordon ombilical avait continué à fonctionner. »

En réalité, cet épisode est une invention littéraire : Romain Gary, qui connaissait l'état de santé de sa mère, a rapidement été averti « par un télégramme très brutal »⁵⁷ du décès de celle-ci, veillée par ses amis de jeunesse Sylvia Stave et René Agid auxquels *La Promesse de l'Aube* est dédié, ladite mère n'ayant jamais rédigé la moindre lettre.

En tant qu'observateur, il remplace Pierre Mendès France dans l'équipage du sous-lieutenant Arnaud Langer. Le lieutenant Gary se distingue particulièrement le 25 janvier 1944 alors qu'il se trouve dans l'avion de tête d'une formation de six appareils. Il est blessé, et le pilote Arnaud Langer est aveuglé ; Gary guide ce dernier, le dirige,

réussit le bombardement, et ramène l'avion à sa base. Cette version est peut-être romancée, car l'opérateur radio, René Bauden, prétend que la blessure reçue par Romain Gary ne lui aurait pas permis de ramener l'appareil à sa base, et aurait causé son évanouissement.

Il effectue sur le front de l'Ouest plus de vingt-cinq missions, totalisant plus de soixante-cinq heures de vol de guerre. Il est fait Compagnon de la Libération et nommé capitaine en mars 1945, à la fin de la guerre.

Carrière diplomatique

Après la fin des hostilités, Romain Gary entame une carrière de diplomate au service de la France, en considération des services rendus pour sa libération. À ce titre, il occupe des postes en Bulgarie (1946-1947), à Paris (1948-1949), en Suisse (1950-1951), à New York (1951-1954) — à la Mission permanente de la France auprès des Nations unies, où il côtoie régulièrement le jésuite Teilhard de Chardin dont la personnalité le marque profondément et lui inspire notamment le personnage du père Tassin dans *Les Racines du ciel* —, à Londres (1955), puis en qualité de consul général de France à Los Angeles (1956-1960). De retour à Paris, il demeure sans affectation jusqu'à sa mise en disponibilité du ministère des Affaires étrangères en 1961.

Carrière littéraire

En 1937 Romain Gary écrit un premier roman, *Le Vin des morts*, qui est refusé par plusieurs éditeurs (il sera publié pour la première fois en 2014). En 1945, il écrit *Éducation européenne* et le publie aux éditions Calmann-Lévy. Le livre est distingué par le prix des Critiques, et sa carrière est lancée. Il publie plusieurs romans mais c'est avec *Les Racines du ciel*, récompensé du prix Goncourt en 1956, qu'il rencontre le grand public. Il reçoit le prix Durchon-Louvet de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre la même année. À partir de la publication de *La Promesse de l'aube*, en 1960, il se consacre de plus en plus à son activité d'écrivain, écrivant également sous divers pseudonymes, dont l'ultime et le plus connu, Émile Ajar, marque la fin de sa carrière avec quatre romans. Fait unique, il obtient pour ***La Vie devant soi*** un second prix Goncourt le 17 novembre 1975, déclenchant à la fin des années 1970 « l'affaire Émile Ajar » lorsque Gisèle Halimi, l'avocate de Gary, annonce le choix initial de son client Ajar de refuser le prix, ce qui incite la presse à enquêter sur celui qu'elle croit être le véritable auteur, Paul Pavlowitch. « Ce que l'on appelle "l'affaire Ajar" cache en fait une véritable tentative de renouvellement identitaire et artistique ».

Dès l'immédiat après-guerre, entre 1946 et 1956, la figure littéraire du rescapé de la Shoah hante l'œuvre romanesque de Romain Gary qui s'interroge sur la question : comment vivre après Auschwitz ? C'est Tulipe, dans l'œuvre homonyme (1946), qui au sortir de Buchenwald s'installe dans le « nouveau monde » de Harlem ; c'est Vanderputte, dans *Le Grand vestiaire* (1948), qui a dénoncé un réseau de résistants ; c'est le compagnon de la Libération, Jacques Rainier, dans *Les Couleurs du jour* (1952), qui voit l'idéal de la France Libre se déliter et s'engage comme volontaire en Corée ; c'est Morel, dans *Les Racines du ciel* (1956), qui a survécu à l'expérience concentrationnaire en imaginant des troupes d'éléphants battre la savane. Ce n'est qu'avec l'œuvre d'Émile Ajar qu'une réponse viendra sublimer ses premiers

écrits : « Celle d'un altruisme désintéressé, d'une banalité du bien qui contraste avec la banalité du mal d'un Eichmann. »

L'œuvre littéraire de Romain Gary est marquée par un refus opiniâtre de céder devant la médiocrité humaine. Ses personnages sont fréquemment en dehors du système parce que révoltés contre tout ce qui pousse l'homme à des comportements qui lui font perdre sa dignité. Ils oscillent entre la souffrance de voir leur monde abîmé, et la lutte pour garder coûte que coûte l'espérance. Romain Gary vit lui-même ces combats, mêlant admirablement le dramatique et l'humour. Ainsi, dans *Chien blanc* (1970), récit autobiographique écrit dans le contexte de la lutte pour les droits civiques aux États-Unis dans les années 1967-1968, il écrit : « Il est soûl, affirma solennellement Saint-Robert, et c'était un peu vrai, bien que je ne touche jamais ni à l'alcool, ni à la marijuana, ni au LSD, parce que je suis trop acoquiné avec moi-même pour pouvoir tolérer de me séparer d'une aussi agréable compagnie par le truchement de la boisson ou de la drogue. Mais je me soûle d'indignation. C'est ainsi d'ailleurs que l'on devient écrivain. » Puis : « J'écris pendant une heure ou deux : cette façon d'oublier... Lorsque vous écrivez un livre, mettons, sur l'horreur de la guerre, vous ne dénoncez pas l'horreur, vous vous en débarrassez... ».

Romain Gary et le cinéma

L'œuvre littéraire de Romain Gary est régulièrement adaptée au cinéma, et lui-même s'intéresse à la discipline à plusieurs reprises. Dès 1958, il scénarise l'adaptation de son roman *Les Racines du Ciel* réalisée par John Huston puis contribue au scénario du film *Le Jour le plus long* sorti en 1962. Romain Gary s'essaie plus tard à la réalisation de deux films dont il est l'auteur : en 1968, *Les oiseaux vont mourir au Pérou*, avec Jean Seberg, Pierre Brasseur et Maurice Ronet ; puis, en 1972, *Police Magnum* avec Jean Seberg, James Mason et Stephen Boyd. Il participe aux jurys des festivals de Cannes, en 1962, et de Berlin, en 1979.

Il apparaît à l'écran en caméo dans une scène à la fin du film d'espionnage *La Route de Corinthe* (réalisé par Claude Chabrol et sorti en 1967), assis dans un avion à côté de Jean Seberg — sa femme à l'époque — qui joue un des rôles principaux ; il est costumé en pope avec des lunettes noires.

Romain Gary et la mort

En 1978, lors d'un entretien avec la journaliste Caroline Monney, lorsque celle-ci lui pose la question : « Vieillir ? », Romain Gary répond : « Catastrophe. Mais ça ne m'arrivera pas. Jamais. J'imagine que ce doit être une chose atroce, mais comme moi, je suis incapable de vieillir, j'ai fait un pacte avec ce monsieur là-haut, vous connaissez ? J'ai fait un pacte avec lui aux termes duquel je ne vieillirai jamais ».

Romain Gary se suicide le 2 décembre 1980 avec son Browning GP, se tirant une balle dans la bouche. Il laisse une lettre mystérieusement datée « Jour J » et dans laquelle est notamment écrit : « Aucun rapport avec Jean Seberg » (l'actrice se serait elle-même suicidée le 30 août 1979). Compagnon de la Libération, il a droit aux honneurs militaires français suivis d'une mélopée russe lors de ses obsèques à l'église Saint-Louis des Invalides le 9 décembre 1980. Le 15 mars 1981, sa dernière compagne Leïla

Chellabi disperse ses cendres, selon son vœu, en mer Méditerranée au large de Menton.

Vie privée

Dans un recueil de confidences sous la forme d'entretiens livrés à la radio en 1980, Romain Gary fait cette déclaration : « La seule chose qui m'intéresse, c'est la femme, je ne dis pas les femmes, attention, je dis la femme, la féminité ».

L'une des premières histoires importantes est celle nouée avec une jeune journaliste suédoise qu'il rencontre à Nice en juillet 1937, Christel Söderlund. Jeune mère de famille, déjà mariée, elle suit Romain quand il va étudier à Paris. Elle envisage de divorcer ; après quelques mois elle rentre en Suède y retrouver son mari.

Ilona Gesmay est une autre femme importante dans la vie de Roman Kacew. Jeune femme d'origine hongroise de quatre ans son aînée, elle inspire l'auteur de *La Promesse de l'aube*, de *La nuit sera calme* et d'*Europa*. Comme sa famille lui coupe les vivres, elle rentre à Budapest en mars 1940 ; elle survit à la guerre frappée de schizophrénie. Ils ne se reverront plus jamais. Romain Gary raconte dans la nouvelle *À bout de souffle* qu'elle est la seule femme qu'il ait jamais aimée et qu'il admirait ses yeux « gris angora ». Il y explique également qu'il continue à recevoir des lettres d'elle à partir de 1953, toutes identiques. Il lui répond, il reçoit toujours la même réponse. Un jour, il apprend qu'Ilona est internée dans un hôpital psychiatrique en Belgique et qu'elle lui écrit inlassablement la même lettre pendant les quelques dizaines de minutes de lucidité qu'elle a par jour. Les lettres qu'elle reçoit de Romain Gary sont interceptées par les médecins qui ne souhaitent pas provoquer un choc à la jeune femme. La sœur de cette dernière expliquera à Romain Gary qu'Ilona, lorsqu'elle est lucide, demande toujours des nouvelles de « son Romain ».

En avril 1945, bien que l'amour d'Ilona continue à le hanter, Roman Kacew épouse Lesley Blanch, femme de lettres britannique rencontrée l'année précédente.

En 1959, il fait la connaissance de l'actrice américaine Jean Seberg dont il tombe amoureux et avec qui il entame une liaison. En 1963, il divorce et se marie avec l'actrice. Leur fils, Alexandre Diego Gary, naît en 1962 mais Romain, grâce à ses relations, réussit à faire établir un acte de naissance daté de 1963 pour sauvegarder les apparences. Un acte de mariage secret est retrouvé dans les années 2010 en Corse, ainsi qu'un témoin photographe de l'époque. Entre 1964 et 1970, Romain Gary se rend souvent à Majorque, où il possède une villa, près d'Andratx.

En 1968, lorsque Romain Gary apprend que sa femme entretient une liaison avec Clint Eastwood pendant le tournage de *La Kermesse de l'Ouest*, il prend l'avion et provoque l'acteur en duel au revolver ; le « cow-boy américain » se défile. Romain Gary et Jean Seberg se séparent et divorcent en 1970.

En 1978, il rencontre Leïla Chellabi, danseuse puis mannequin, animatrice de radio et parolière.

Émile Ajar

La disparition de Romain Gary fait éclater la vérité sur le véritable auteur des quatre romans signés du pseudonyme *Émile Ajar*. Un proche parent de Romain Gary, Paul Pavlowitch (son petit-cousin), avait tenu le rôle d'Ajar auprès de la presse (notamment auprès d'Yvonne Baby dans *Le Monde* et de l'hebdomadaire *Le Point* qui retrouve « Ajar » dans le Lot et publie deux semaines durant en 1975 des articles et une interview littéraire de Paul Pavlowitch par Jacques Bouzerand, à la veille du prix Goncourt). Romain Gary a déjà envoyé en 1930 des manuscrits à la NRF sous les pseudonymes de François Mermont (du nom de l'hôtel-pension à Nice dont sa mère est gérante) ou de Lucien Brûlard (allusion à Stendhal et autre variation sur le thème du feu — voir ci-après) qui ne sont cependant pas acceptés. Romain Gary est ainsi le seul écrivain à avoir été récompensé deux fois par le prix Goncourt, ce qui est officiellement impossible en vertu des règles de ce concours. Il a remporté son premier prix sous son nom d'usage, pour *Les Racines du ciel*, en 1956, et la seconde fois sous le pseudonyme d'Émile Ajar, pour ***La Vie devant soi***, en 1975. Les deux noms se ressemblent, dans le cadre d'une volonté de mystification ambiguë (en russe, *Gary* signifie « brûle ! » (2^e personne du singulier à l'impératif) alors qu'Ajar, qui fut le nom d'actrice de sa mère, signifie « braise » [*жар*]). En outre, il est possible de retrouver des phrases typiques de Gary dans les textes d'Ajar.

La mystification Ajar-Gary ne serait pas passée inaperçue de tous. Dans son roman autobiographique *Le Père adopté*, Didier van Cauwelaert rapporte qu'une étudiante de la faculté de lettres de Nice, qu'il nomme Hélène, a préparé, deux ans avant la révélation publique, un mémoire soutenant, au grand désarroi de ses professeurs, que Gary et Ajar sont une seule et même personne.

Ajoutons qu'Ajar et Gary ne furent pas ses seuls pseudonymes (en tant qu'écrivain publié) puisqu'il est aussi l'auteur d'un polar politique sous le nom de Shatan Bogat (« Satan le riche » en russe) : *Les Têtes de Stéphanie* et d'une allégorie satirique contre l'ONU signée Fosco Sinibaldi (*Fosco* veut dire « sombre » en italien mais c'est aussi un prénom, Sinibaldi serait un hommage à Garibaldi) : *L'Homme à la colombe*.

Postérité

Le 16 mai 2019, son œuvre paraît en deux tomes dans la Bibliothèque de la Pléiade sous la direction de Mireille Sacotte.

Son nom a été donné en 2006 à une place dans le 15^e arrondissement de Paris et à la bibliothèque patrimoniale de Nice. L'Institut français de Jérusalem porte également le nom de Romain Gary.

En 2007 est dévoilée une statue de Romualdas Kvintas, « Le Garçon avec une galoche », qui représente le petit héros de la *Promesse de l'aube*, âgé de 9 ans, s'apprêtant à manger une chaussure pour séduire sa petite voisine, Valentina. Elle est placée à Vilnius, en face du 16 Basanavičius où le romancier a habité avec sa mère.

Un buste en bronze de Cyril de La Patellière a été dévoilé à Roquebrune-Cap-Martin le 12 septembre 2023 par Patrick Cesari, commanditaire et maire de la ville, et par le prince Albert de Monaco.

Une plaque à son nom est apposée sur son domicile parisien de la rue du Bac, et dans le bâtiment Pouillon de la Faculté de droit et de science politique d'Aix-Marseille où il a étudié.

Le nom de Romain Gary a été donné à une promotion de l'Institut d'études politiques de Strasbourg (2001-2002), de l'École nationale d'administration (2003-2005), de l'institut d'études politiques de Lille (2013), de l'Institut régional d'administration de Lille (2021-2022) et de l'École de l'air et de l'espace (2022, « Capitaine Romain Gary »)."

Literatur